**Le penseur dans tout ce qui est construit**

**Geert Bekaert (1928-2016)**

Le critique d’architecture Geert Bekaert est décédé dans la matinée du 11 septembre 2016 à Anvers. Il avait 88 ans. Né à Courtrai le 9 avril 1928, Bekaert poursuivait depuis les années 1950 l’écriture d’une des œuvres non fictionnelles les plus importantes des pays néerlandophones. L’architecture était – avec dans son ombre l’art et le design – ses sujets de prédilection, alors que l’œuvre des architectes ne constituait pas un but en soi. L’architecture doit ouvrir à d’autres possibilités et elle n’a pas de raison d’être absolue. « Que peut me faire l’architecture de Rossi ? », s’interrogeait Bekaert dans le catalogue accompagnant une exposition d’Aldo Rossi à deSingel en 1986. « Elle existe et j’arrive à la côtoyer. Elle me procure le sentiment qu’il existe encore des possibilités, qu’on peut encore réfléchir et travailler, qu’on peut aussi vivre merveilleusement sans illusion, de manière intense avec ce côté direct prolétaire. L’attrait de la vie est irrésistible. »

Voici un passage caractéristique, qui manifeste à quel point le regard de Bekaert sur l’architecture est à la fois idiosyncratique et évident. Le mouvement de réflexion génial qui est le fondement de ses textes est simple : la vie n’a pas de sens, la société a connu des temps meilleurs et les réalisations monumentales de l’art et de la culture sont derrière nous. Toutefois, nous devons aller de l’avant. Il n’y a pas de place pour le pessimisme culturel ni le fatalisme, bien que les illusions soient dangereuses car elles malmènent l’intelligence humaine, critique (souvent la seule chose qui nous reste). Dans son texte sur Xaveer De Geyter, Bekaert citait la célèbre phrase ambiguë de Beckett : « *I can’t go on. I’ll go on. »* Ailleurs, il citait Le Corbusier : « La vie sera toujours la plus forte. Il faut la comprendre et ne point marcher contre elle. » De cette contrainte, l’architecture est en effet la meilleure preuve. Alors que les artistes peuvent se désespérer, critiquer, se complaire dans leur malheur, les architectes ont une attitude positive face au monde, pour peu qu’ils connaissent leur métier. Car les gens sont contraints de vivre et d’habiter, ne fût-ce que temporairement ou provisoirement. L’architecture et l’acte de construire en sont une affirmation et une célébration – une tentative rituelle d’accorder de la valeur, du temps et du sens à des choses quotidiennes, en faisant d’elles une expérience délibérée et intense.

Dans cette association d’espace et de rituel, la religion avait son rôle à jouer, du moins dans le passé. Bekaert entra en 1946 à la Compagnie de Jésus et il fut jésuite jusqu’en 1973. Il n’était pas rare que le fils le plus prometteur – Bekaert était l’aîné d’une famille de 13 enfants – reçoive une éducation intellectuelle. Il publia ses premiers textes dans des revues telles que *De Linie* et *Streven*, mais dès les années 1960, il devint aussi critique d’architecture pour *De Standaard*. Une grande partie de ce qu’il a écrit et fait pourrait être interprétée comme une tentative d’introduire en douce le noyau essentiel de la religion institutionnalisée dans le monde moderne, sans instituts, dogmes ou autorité. Comme porte-parole et caisse de résonance de l’architecte Marc Dessauvage, il a décrit la construction de quelques « églises d’habitation révolutionnaires » qui ne souhaitaient plus se faire remarquer dans une Flandre entraînée par la suburbanisation et où la communauté vint à occuper la place centrale qu’occupait autrefois le curé. Le *culte de la vie* ne faisait appel ni aux curés ni aux églises – des maisons suffisaient, des gestes honnêtes et quotidiens, la combinaison du banal et de l’élevé, comme dans le pop art ou comme dans les habitations osées et intrigantes de bOb Van Reeth dans les années soixante.

Bekaert se fit aussi connaître comme un de ces rares intellectuels publics en Flandre. Avec le réalisateur Jef Cornelis, il réalisa des documentaires amusants, surprenants et saisissants pour la BRTN. Le duo fut interviewé dans *HUMO*, sous le titre *Rebels gebruik van het hoogheilig scherm* (Usage rebelle de l’écran sacrosaint). Le 18 janvier 1968 fut diffusée à vingt heures sur la Une (l’unique chaîne télé à l’époque) *Home Sweet Home,* un programme de 30 minutes où l’on sondait les spectateurs de manière ludique mais non moins honnête quant à savoir s’ils pouvaient imaginer autre chose que de vivre dans des appartements anonymes ou des fermettes rurales. En 1985, Bekaert et Cornelis réalisaient pour la BRTN le tout premier documentaire sur Rem Koolhaas, diffusé en *prime time*, une réalisation sans complexe, dans le seul respect des capacités et des centres d’intérêt du public.

Dans les années 1970, Bekaert déplaça ses activités en partie en Wallonie et en France – grâce à des livres sur l’architecte liégeois Charles Vandenhove et des contacts avec son éditeur parisien Pierre Mardaga – ainsi qu’aux Pays-Bas. En 1973, il fut désigné comme le premier professeur en histoire et technique architecturale à la Technische Universiteit à Eindhoven, une position qu’il occuperait plus tard aussi à Leuven et (après un doctorat honorifique) à Gand. Ainsi, il fut coresponsable de ce qui allait devenir une tendance mondiale : l’évolution de l’architecture vers une discipline penchant davantage vers l’histoire de l’art ou la technique, une discipline plus culturelle, philosophique et indépendante. En Belgique, ceci déclencha un conflit avec le protectionnisme de l’Ordre des architectes et avec *A+*, à l’époque encore la revue de cette association professionnelle, où la critique ou même un débat social sur l’architecture était inimaginable.

Aux Pays-Bas, Bekaert vécut les heures de gloire de la culture architecturale. Dans les années 1990, il y était rédacteur en chef de *Archis*, paraissant pendant quelque temps en néerlandais et en anglais et la meilleure revue d’architecture au monde, où Bekaert avait entre autres invité Jacques Derrida et Umberto Eco à fournir leur contribution, mais aussi Stefan Hertmans et Daniël Robberechts. C’était la manière idéale de donner une place à l’écriture et à la réflexion sur l’architecture, au développement d’idées, au recensement d’ouvrages et à la critique de bâtiments, tout en veillant à les rendre accessibles à tous. En 1992, un étudiant en architecture fit savoir à la rédaction de *Archis* qu’il souhaitait résilier son abonnement car la revue était à ses yeux un ramassis de « bavardage culturel ampoulé ». Bekaert ne tarda pas à réagir dans un éditorial : « L’étudiant a raison. Même si la revue regorge de nouvelles constructions, *Archis* vend du *bavardage*. Reste la question de savoir s’il trouvera des revues d’architecture qui selon lui ne vendront pas de bavardage. Car celui-ci en fait partie intégrante et il semble suspect que de futurs ingénieurs civils n’aient plus d’intérêt pour ces questions. Même l’approche architecturale la plus technique et matérialiste est condamnée à mener une réflexion. »

En 1995 paraissait son ouvrage *Architecture contemporaine en Belgique* en anglais, français et néerlandais. Ensuite, Bekaert a collaboré au développement d’une culture architecturale flamande à travers la fondation de *INTERIEUR* à Courtrai, ou comme président du Vlaams Architectuurinstituut, alors qu’il détestait toute institutionnalisation, tout autant que l’étalage de bonnes nouvelles qui fait de la médiocrité la norme, sans laisser de place pour combattre les clichés, sauf les vérités ou les académismes. En 2011 parut sa neuvième et dernière partie de ses *Verzamelde opstellen* (œuvres complètes). Aujourd’hui, les plus de 1.500 textes qu’il a écrits sur une durée de plus de cinquante ans sont toujours là – dans les archives, bibliothèques, chez les bouquinistes, dans des revues jaunissantes, de-ci de-là sur Internet, dans la tête de certains architectes, dans les brouillons et articles de quelques chercheurs et dans ce nombre inestimable de bâtiments qui, quoique de manière indirecte, sont issus des paroles et des idées de Geert Bekaert.

Christophe Van Gerrewey